

MESCLAGNE

Il ne pensait pas revoir ce bar un jour. Il ne pensait même pas remettre les pieds dans cette ville. Dans cette vie. Sa vie d'avant. Sa première vie comme il dit parfois. Il ne le dit pas vraiment, il le pense. Il regarde le bar, de l'autre côté de la rue. Rien n'a changé. Tout a changé. Il ne sait plus. Il voit cette rue ordinaire, ce bar de quartier aux fenêtres sages, à la peinture écaillée, à l'enseigne pâle. Il voit les tables dépareillées, échouées sur le trottoir du matin au soir, qui attendent quelques habitués. Il voit une femme et un enfant, ils reviennent du marché. La femme porte un panier qui semble lourd, elle a sur le visage un voile de fatigue. Le petit garçon tire sur la jupe de sa mère. Il chuchote, implorant. La mère baisse la tête, acquiesce en silence, le gamin sourit, lâche la jupe et pousse la porte du café.

Il n'a plus besoin aujourd'hui de peser à deux mains sur cette porte. Le gamin a grandi. Le carillon n'a pas changé. Au comptoir, un homme jeune, torchon sur l'épaule, journal déplié. Pas de client. Pas de bruit, sauf le tic-tac d'une pendule aux couleurs vives. Un bonjour murmuré, un café commandé. Il s'assoit au bout du comptoir et regarde la salle rayée d'un soleil automnal. Un bruit sec, le garçon vient

AU COURS DU MARCHÉ

d'enclencher le moulin à café. Dans le vacarme soudain, le bar se remplit de souvenirs.

Ils s'asseyaient toujours près de la fenêtre, à droite en entrant. La patronne de l'époque, une grosse femme à la voix forte, hélait sa mère depuis le comptoir

— Un café et un petit chocolat, comme d'habitude ?

Le petit garçon suivait attentivement les gestes de la femme. Un coup sec pour doser le café dans le porte-filtre, un tour de poignet énergique pour le serrer sur le perco chuchotant. Clac ! Un bouton pressé et l'eau brûlante qui s'écoule. Clac ! Le café est prêt. Sous-tasse, cuillère, sucre. Arrivait le tour du chocolat. Le lait versé dans le pot métallique et chauffé à la vapeur bruyante, la poudre parfumée, dosée à la cuillère, la fourchette agitée énergiquement pour fouetter le mélange. Enfin on versait délicatement dans la petite tasse blanche et l'arôme chaud du cacao venait chatouiller les narines quand la tasse était déposée sur la table. Tremper tout de suite les lèvres dans la mousse chaude.

— Maman, regarde, j'ai des moustaches !

Sur sa langue, le velours du café le ramène au présent. Le bar a changé. Non, il a juste vieilli. Ou bien rétréci. Il ne sait plus. Tout est sombre, comme éteint. Il a gardé dans sa mémoire la lumière joyeuse de ces matins-là. Il faisait toujours beau quand ils allaient au marché. Sa mère le prévenait la veille, dans un souffle. Elle se penchait vers lui au moment du coucher, il respirait le parfum de sa peau et savait que tout de suite après une mèche brune échappée du chignon viendrait chatouiller ses yeux. Elle posait ses lèvres sur sa joue puis remontait doucement vers l'oreille.

— Demain on va au marché !

Le carillon s'agite pour laisser entrer deux ouvriers

poudrés de plâtre. Ils parlent fort, s'apostrophent en riant, finissent par jeter un coup d'œil distrait au client silencieux qui les observe.

Il s'agissait d'un secret qu'il fallait bien garder. Il n'était pas question de manifester sa joie par un cri, un mot, un rire. Rien. Une pression de la main sur la main de sa mère, la respiration qui s'accélérait. Rien de plus. Un secret entre eux. L'autre ne devait rien savoir, rien deviner. Il était affalé dans le salon, enchaîné à sa bouteille, mais il avait des oreilles. Silence. Ne pas réveiller la brute. Demain on irait au marché parce que le monstre serait parti au lever du jour vers une tâche malheureusement temporaire. C'était une promesse de réveil tranquille. On pourrait parler sans crainte dans la maison vidée de haine. On pourrait même rire pour une bêtise, pour rien, pour le plaisir. Il faudrait se dépêcher, garder un œil sur la pendule, ne pas traîner. Vite, se débarbouiller dans la cuisine froide, vite s'habiller, se chausser. Du placard, il sortirait le panier encore trop grand pour lui. Sa mère le lui prendrait des mains dans un sourire et poserait tout au fond le porte-monnaie. Ils claqueraient la porte de la maison avec une légère impatience. Dans la rue, leurs mains se trouveraient aussitôt. Demain on irait au marché.

— Au revoir, patron, à lundi.

Les ouvriers sont sortis. Devant le comptoir, un peu de poussière blanche danse dans un rayon de soleil.

— Je voudrais un autre café, s'il vous plaît.

Un œil sur la pendule, le train dans un peu moins de deux heures.

Il est venu en se racontant des histoires. C'est vieux, c'est fini, plus de trace, oublié. Vingt-trois rue Jean Réveil.